

J. Renard, « La poule » (*Histoires naturelles*)

Georgette WACHTEL

Pourquoi choisir une « histoire naturelle » de J. Renard ? Parce que *Histoires naturelles* offre des modèles d'observations, de descriptions et aussi pour maintenir ou rétablir le contact avec la nature, une nature qui, jusqu'au milieu du XX^e siècle, nous était familière. « La poule » peut être aussi l'occasion d'une prise de conscience de la révolution de notre mode de vie. En effet le poulailler, le clapier, présents dans tous les jardins des pavillons de banlieue, ont disparu et même disparu peu à peu des villages, remplacés par des garages ou des résidences secondaires. La poule est devenue un animal exotique que l'on peut observer au jardin des Plantes dans la multiplicité de ses variétés. Un tel texte peut également éveiller la curiosité pour l'évolution de notre alimentation. La poule, devenue viande banale, n'était-elle pas emblématique de l'élévation du niveau de vie d'une population essentiellement rurale lorsque Henri IV faisait la promesse de la poule au pot tous les dimanches ? C'est à ceci encore que peut servir un texte littéraire : éveiller l'esprit critique sur son temps à la lumière du passé.

Avant d'entrer dans le texte il n'est pas question de nous appesantir sur la biographie de J. Renard ni d'énumérer ses œuvres, il suffit de rappeler qu'il est l'auteur de *Poil de Carotte* (1894). Voici quelques points de repère biographiques : une enfance rurale. Naissance à Chalons-sur Marne en 1864 ; 1866-1875 une enfance qui ne fut pas heureuse, dans la Nièvre, à Chitry dont son père fut maire ; 1875-1881, études secondaires à Nevers ; octobre 1881, pensionnaire à Paris au lycée Charlemagne pour redoubler sa classe de Première et passer son baccalauréat obtenu avec des résultats brillants.

À partir de ce moment-là J. Renard va passer son temps entre Paris et le village de Chaumot avant d'être élu maire de Chitry en 1904. Il meurt à Paris en 1910.

Il apparaît chez lui un double attachement contradictoire à la vie littéraire parisienne et à sa fidélité au terroir. D'autre part sa vie est traversée par tous les soubresauts qui ébranlèrent la troisième république.

LA POULE

*Pattes jointes, elle saute du poulailler, dès qu'on lui ouvre la porte.
C'est une poule commune, modestement parée, et qui ne pond jamais d'œufs d'or.
Éblouie de lumière elle fait quelques pas, indécise, dans la cour.
Elle voit d'abord le tas de cendres, où, chaque matin, elle a coutume de s'ébattre.
Elle s'y roule, s'y trempe, et, d'une vive agitation d'ailes, les plumes gonflées, elle secoue ses puces de la nuit.
Puis elle va boire au plat creux que la dernière averse a rempli.
Elle ne boit que de l'eau.*

Elle boit par petits coups et dresse le col, en équilibre sur le bord du plat.

Ensuite elle cherche sa nourriture éparse.

Les fines herbes sont à elle, et les insectes et les graines perdues.

Elle pique, elle pique, infatigable.

De temps en temps, elle s'arrête.

Droite sous son bonnet phrygien, l'œil vif, le jabot avantageux, elle écoute de l'une et l'autre oreille.

Et, sûre qu'il n'y a rien de neuf, elle se remet en quête.

Elle lève haut ses pattes raides, comme ceux qui ont la goutte. Elle écarte les doigts et les pose avec précaution, sans bruit.

On dirait qu'elle marche pieds nus.

Après lecture expressive du texte (par le professeur évidemment) on peut poser quelques questions pour préparer l'explication.

Simplicité du vocabulaire ; cependant préciser le sens de « bonnet phrygien », de « jabot », de « goutte ». Relever tous les verbes de mouvement.

Question de grammaire : quel est le temps employé ? justifier son emploi.

Syntaxe : relever les procédés de mise en valeur de certains éléments de la phrase tels « pattes jointes », « infatigable », « éblouie par la lumière »....

Relevez les indications de temps et de lieu.

Commentaire :

Arrêt sur le titre du recueil, paru en 1896 : aujourd'hui les élèves ne connaissent plus la discipline *histoire naturelle*. Ce n'était pas le cas à l'époque de J. Renard et tout lecteur percevait le glissement du singulier au pluriel. Il exprime ses intentions à propos de son livre : « être l'interprète de la Nature ». À chaque animal correspond une histoire naturelle ; une lecture de la table des matières fera comprendre qu'il n'existe aucune hiérarchie entre les animaux, tous méritent un portrait dans un esprit démocratique avec sympathie, humour, ou compassion, du cochon au cygne en passant par le crapaud. L'évocation de la poule s'inscrit dans un ensemble dont il faut tenir compte lorsqu'on en étudie une page. Il est bon de sensibiliser les élèves le plus tôt possible à la notion de recueil dans l'espoir d'éveiller la curiosité de certains d'entre eux et de les amener à en faire une lecture, dans le plaisir, indépendante et plus avertie. Dans son *Journal* J. Renard explique clairement sa conception de l'animal : « Tout est beau. Il faut parler du cochon comme d'une fleur », c'est-à-dire adopter le point de vue de l'animal et non celui, conventionnel, des hommes. Pourquoi ne pas lire une page de Buffon puisque nous avons mentionné le Jardin des Plantes ? Cette démarche se justifie puisque J. Renard oppose son point de vue à celui de Buffon et qu'il écrit : « Buffon a décrit les animaux pour faire plaisir aux hommes tandis que moi je prétends faire sourire les animaux s'ils pouvaient lire. »

L'auteur ne décrit pas une poule déterminée mais *la* poule ; une occasion d'insister sur la valeur généralisante du déterminant ; il est donc logique que la description ne porte pas sur l'aspect physique de l'animal qui tendrait à le particulariser mais sur ses

actions, ses gestes, ses mouvements en une succession d'instantanés qui fixent une attitude. La typographie et la ponctuation fonctionnent comme des arrêts sur image, ce que la lecture aura fait sentir. La première phrase, immédiatement, nous met en présence du personnage qui n'est pas encore désigné ; il est, dans le paragraphe suivant, introduit par le présentatif *C'est une poule*. L'attention est d'abord et immédiatement dirigée sur son attitude, *Pattes jointes*, mise en relief par sa place dans la phrase et sur son mouvement *elle saute*. Le décor est simplement indiqué, *hors du poulailler*, ainsi que le temps : la locution conjonctive temporelle *dès que* suggère l'impatience de l'oiseau dévoilant un trait de son caractère ; la présentation du personnage se poursuit dans la phrase suivante par l'adjectif *commune* qui souligne la banalité de l'animal tandis que l'oxymore *modestement parée* est une nouvelle indication de son humilité ce qui n'exclut pas une certaine recherche ; il s'agit d'une poule quelconque, ce que l'auteur mentionne avec humour par la comparaison négative avec la poule fantastique de la fable (*ne pond jamais d'œufs d'or*). La présentation de l'oiseau s'arrête là pour laisser place à l'observation de ses actions familières et quotidiennes : *chaque matin, elle a coutume*. L'obscurité du poulailler est suggérée par l'effet de la lumière sur la poule, *éblouie de lumière* et sa démarche hésitante *indécise*. L'auteur isole chacune de ses prises de vue, que pourtant il prend soin d'enchaîner en une sorte de travelling, par des connecteurs : *d'abord, puis, ensuite*. Les différents mouvements sont ponctués par des arrêts *de temps en temps* et le préverbe *re-* joue le rôle de connecteur, *elle se remet en quête*. Nous avons un modèle d'observation et de description. En effet l'auteur ne se contente pas d'énoncer l'action de la poule, *s'ébattre*, la cinquième phrase décrit ses ébats et donne l'impression qu'elle fait sa toilette matinale avec application *dans les cendres* : *elle s'y trempe* comme dans un bain ; deux traits d'humour. J. Renard évoque avec justesse et réalisme ses mouvements, sans reculer devant les détails prosaïques, *elle secoue ses puces de la nuit*. Nous passons à une autre scène dont l'action est énoncée avant d'être vue, comme dans un film muet : *puis elle va boire*. Aux éléments du décor s'en ajoute un nouveau *un plat creux*, enrichi d'un détail pittoresque, rustique et réaliste, *que la dernière averse a rempli*. De nouveau avec humour notre oiseau se voit attribuer la vertu de tempérance, *elle ne boit que de l'eau* en une phrase brève, isolée, qui annonce l'évocation de la poule dégustant le liquide céleste en une image d'une exactitude rigoureuse, en trois traits : *par petits coups, elle dresse le col, en équilibre sur le bord du plat*. Après avoir étanché sa soif elle s'occupe de sa nourriture dont la composition est précisée ; cette nourriture n'est pas donnée elle est *éparse* et la vertu de tempérance se révèle également là : elle ne mange que ce que lui donne la nature ; pourtant il y a une certaine recherche, *les fines herbes* (ambiguïté de l'adjectif). En bonne épicurienne elle se délecte sagement de ce que lui offre la nature.

Nous arrivons là à cette phrase extraordinaire, très brève et d'une syntaxe efficace : *elle pique, elle pique, infatigable* : répétition du verbe dont les sonorités évoquent l'action et dont le monosyllabisme s'oppose à l'épithète détachée de quatre syllabes, dont le vocalisme ouvert contraste avec la voyelle fermée du verbe. S'impose ensuite une nouvelle image vraie : la poule en arrêt croquée en deux lignes, l'équivalent de

trois traits de crayon dont un, pittoresque, apporte une note de couleur *sous son bonnet phrygien*. Est-il abusif d'y voir une note humoristique chargée d'un sens symbolique sur lequel nous reviendrons ? Une drôlerie pittoresque née, encore une fois, d'une observation juste de la mobilité de la poule dans son regard, *l'œil vif* et dans son attitude *d'écoute de l'une et l'autre oreille*. Peu à peu elle devient un personnage sérieux, grave, économe, aux gestes simples d'une vie ordonnée ; elle fait preuve des vertus paysannes. Sa banalité ne la prive pourtant pas de manifester une certaine fierté (*le jabot avantageux*) en cohérence avec le symbole républicain du bonnet phrygien. S'amorce un nouveau croquis de l'oiseau dans un paragraphe plus long que les précédents, comprenant deux phrases et trois verbes de mouvement, qui décomposent ces mouvements avec minutie, mais de nouveau avec un humour contenu dans la comparaison *comme ceux qui ont la goutte*, qui entraîne la métaphore finale, retenue, *on dirait qu'elle marche pieds nus*.

« La poule » est un poème en prose ; les images, comme toutes les images, sont un reflet du réel mais faites d'un certain point de vue ; c'est une vision et, comme toute image, elle comporte une part de subjectivité. La particularité des images littéraires c'est qu'elle passent par des mots, une syntaxe, des procédés stylistiques et cette médiation, quelle que soit l'intention réaliste de l'écrivain, révèle la personnalité de ce dernier. J. Renard, dans ce texte, dévoile son sentiment de sympathie fraternelle envers la poule, teinté d'un humour léger et gracieux, sympathie qu'il éprouve pour tous les éléments de la nature, la terre, les plantes, les animaux, le ciel et les astres, dont vibre tout le recueil.